

Préface

François Héran

En France tout particulièrement, les études sur l'immigration ont du mal à sortir des sentiers battus. Elles s'en tiennent souvent à une vision linéaire du processus d'intégration des migrants ou de leurs enfants dans la République, processus que l'on pourrait étalonner par quelques indicateurs quantitatifs, de l'admission au séjour à la naturalisation ou encore, de la première à la deuxième, voire à la troisième génération. Ayant moi-même pratiqué ce genre d'exercice, j'en mesure les insuffisances, ce qui me rend d'autant plus sensible au beau travail d'observation et d'analyse de Virginie Silhouette-Dercourt.

Certes, les meilleures enquêtes réalisées à ce jour à l'échelle nationale, comme l'enquête Trajectoires et Origines menée conjointement par l'Institut national d'études démographiques (INED) et l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE) en 2008-2009, nous donnent des aperçus très riches sur le parcours des immigrés et de leurs descendants dans la société française, et cela dans des registres variés : éducation, logement, emploi, niveau de vie, formation de la famille, sentiment religieux, participation civile, loisirs, sociabilité... De telles études montrent à la fois le pro-

cessus de l'intégration en marche et les obstacles qu'elle rencontre, y compris ceux liés au racisme et à la discrimination.

Mais ce balayage des sphères d'action reste partiel ; il n'inclut ni les pratiques de consommation des immigrés ni la façon dont ils résolvent les problèmes de présentation de soi. C'est tout le mérite de Virginie Silhouette-Dercourt de braquer le projecteur sur ces deux domaines majeurs et de le faire en privilégiant le point de vue des femmes. Elle rend ainsi justice à leur formidable créativité en explorant la diversité de leurs choix. Nos préférences, aiment à dire les économistes, sont des choix sous contraintes ; les pressions subies varient très fortement selon la position qu'on occupe dans la société et, singulièrement, selon que l'on fait partie des *insiders* ou des *outsiders*, des autochtones ou des nouveaux venus, de la « population majoritaire » ou des « minorités visibles ». Chacun pousse son rocher de Sisyphe, mais son poids diffère fortement d'un groupe à l'autre, loin de l'idéal d'égalité qui est censé nous guider.

Si le niveau de vie et le niveau d'éducation sont des freins puissants à la mobilité, le rocher le plus lourd à porter est sans doute le regard d'autrui, ce qu'on appelait autrefois la considération. L'approche économique ne permet pas d'appréhender sa charge symbolique et sociale. La sagesse des nations a beau nous mettre en garde, nous trouvons bien plus simple de juger autrui aux apparences, et ce jugement est instantané, réducteur. Aux yeux de nos contemporains, l'apparence physique renvoie les personnes à leurs origines et sert d'indicateur expéditif pour apprécier leur degré d'éloignement, souvent pris comme un signe de la « distance culturelle ». Virginie Silhouette-Dercourt cite à juste titre les analyses toujours pertinentes d'Erving Goffman sur le dilemme de la différence visible : faut-il chercher à dissimuler le stigmate ou doit-on le revendiquer ? Blanchir sa peau, se faire défriser les cheveux sont autant de stratagèmes pour réduire la différence faute de pouvoir l'effacer, mais cette solution radicale rencontre vite des limites physiques, que connaissent à la fois les femmes concernées et les laboratoires de recherche de l'industrie cosmétique. Par la force

des choses, le travail sur la couleur de la peau ou la texture des cheveux, pour ne prendre que ces exemples, ne peut se réduire à la logique binaire du visible et de l'invisible, de la culture des origines ou de leur effacement ; il doit ruser avec la réalité et se réserve le droit souverain d'évoluer avec le temps, d'une génération à l'autre, d'un âge à l'autre, parfois même d'un moment à l'autre.

Virginie Silhouette-Dercourt surmonte astucieusement la difficulté en usant de typologies « carrées » qui modélisent les contraintes physiques, l'origine des produits, le ciblage des marques et les comportements de consommation. Carrées, parce qu'elles croisent deux dichotomies, opposant par exemple ce qui est « d'ici » et « pas d'ici », ce qui vient de « de là-bas » et « pas de là-bas ». Ces doubles dichotomies reviennent forcément à styliser la réalité, mais l'usage qu'en fait l'auteure est foncièrement dynamique. Il ne s'agit pas d'assigner les choix de chaque femme au bon quadrant mais de situer ces choix dans un système de tensions : ce sont les flèches qui comptent. À mesure que l'enquête progresse, toute la combinatoire possible se réalise, et l'on découvre que la diversité considérable des produits, loin de standardiser les comportements, comme le dénoncent les critiques hâtives de la consommation de masse, offre une palette de choix que les consommatrices peuvent encore élargir en allant chercher des produits « au pays », quitte à ce que ces produits d'ailleurs soient un jour « récupérés » par les grandes marques internationales.

Je laisse le lecteur découvrir par lui-même la finesse des analyses effectuées par Virginie Silhouette-Dercourt. J'y vois pour ma part une invitation à sortir de l'alternative assimilation/intégration où le débat public tend à s'enfermer, sans parler de ce repoussoir largement imaginaire qu'on appelle le « communautarisme », qui n'est pas autre chose que l'envers de cet autre cliché que serait une république monolithique. Les femmes issues de l'immigration ont en réalité un large éventail de possibles à exploiter : s'assimiler peut être une option, s'intégrer aussi, mais d'autres modèles s'offrent à elles comme la double intégration (tout à la fois à la culture du pays

d'origine et à celle du pays d'accueil), le syncrétisme à géométrie variable (selon les sphères de l'existence), le cosmopolitisme, la volonté d'émancipation vis-à-vis de tout système, et la liste n'est pas close. Toutes origines familiales réunies, il y a bien des façons de s'embellir au regard d'autrui et à ses propres yeux. Et bien des discours possibles pour argumenter ces façons de faire, comme on le vérifie dans les nombreux extraits d'entretien publiés par l'auteure. Dire cela, ce n'est pas verser dans le relativisme, c'est rappeler l'exigence de pluralisme qui s'attache aux sociétés démocratiques, pour peu qu'elles respectent l'autonomie individuelle et se soucient de préserver ce bien commun : la beauté des apparences.